

sans doute, à le penser ; mais il ne nous déplaît pas d'être les premiers à le proclamer, et à dire à toute une catégorie de producteurs agricoles qu'ils n'ont plus à compter sur le droit de douane, autrement que comme un abri qui, le cas échéant, leur permettrait de se reformer, si, d'aventure, ils venaient à être vaincus dans la lutte, ce que, d'ailleurs, nous ne saurions admettre.

L'industrie a passé par la même crise que l'agriculture. Elle aussi, elle a connu l'ère des méventes ; mais au lieu de réclamer un surcroît de protection qui n'eût pas remédié à son mal, elle s'est organisée en vue de mieux vendre et elle a réussi.

L'agriculture peut faire, elle doit faire de même.

(Réforme Economique).

AUTOUR DU MONDE

CEYLAN

Si nos lecteurs veulent bien nous suivre, nous allons, avec eux, faire le tour du monde en 254 jours—en compagnie d'un gai voyageur M. E. Cavaglioni, qui décrit ses impressions de voyage dans une note à la fois agréable et intéressante.

Nous ferons grâce au lecteur des préliminaires du voyage et le transporterons d'un trait de plume dans le pays merveilleux—pays d'un Thé fameux—dans l'île de Ceylan.

A partir de ce moment, nous laissons la parole à notre guide et conteur, M. E. Cavaglioni :

Enfin j'arrive à Colombo—*Grand-Oriental Hotel*—tout juste pour dîner. Salle immense, à peu près pleine. Les repas sont servis par petites tables de quatre à huit personnes. Tout le monde est habillé, mais l'habit est remplacé par une veste blanche ayant la forme de celle des garçons de café en France. Les dames sont en toilettes fraîches et de couleurs claires. C'est d'un effet charmant en tout pays, et surtout lorsqu'on vient de faire une longue traversée. Le service de la table est très bien fait par une multitude d'indigènes en robe blanche et aux pieds nus. Ce sont tous des Cingalais aux longs cheveux retenus par un peigne en écaille formant un demi-cercle sur le devant de la tête. Très doux, ils servent sans bruit, sans parler ; c'est la première fois qu'on me donne à dîner avec un pareil service. On peut se croire—pendant une heure—tout à fait grand seigneur.

Les voyageurs sont presque tous des Anglais de passage. Ils restent

à Ceylan pendant l'arrêt du navire qui les transporte, ou bien, après de longues années passées aux Indes, ils font là un séjour préparé d'avance pour jouir d'un repos agréable, dans le plus beau pays du monde, avant leur retour en Angleterre.

Je me lève à 6 heures. Le ciel est voilé, je ne m'en plains pas, car si le soleil brillait, il ferait un peu trop chaud.

Je reviens à la soirée d'hier. Ces Anglo-Indiens habillés comme pour le bal, mais remplaçant l'habit par la veste blanche, sont tout ce qu'il y a de plus curieux. J'ai trouvé à l'hôtel un directeur parlant français, mais c'est un Hongrois ! Tous les autres parlent anglais ; anglais, je n'entends que ce ramage, que je comprends à peine : c'est la souffrance qui commence. Cependant j'espère toujours dans les prières que je vais adresser à Boudha, pour trouver des âmes sensibles qui daignent me parler la langue de Bossuet. En ce moment, le *boy* frappe à la porte, un plateau à la main avec le *thé, toast, butter et bananes*. Je lui donne mon linge à blanchir avec la liste écrite en anglais—mais elle a besoin de quelques explications. Cette première conversation avec le *native* est un succès. Je m'habille avec chemise de soie sur la peau, pantalon de flanelle et légère jaquette en tussor, achetée à Aden.

Le soleil entre vers 8 heures, c'est un vrai soleil.

On ne s'imagine pas ce que pèsent les vêtements dans ce pays. Un Mauricien de mes amis, qui a habité longtemps les Indes, ne m'a pas donné une idée complète de ce climat : aucun de mes vêtements d'Europe ne peut me servir.

Je me suis déjà débarrassé de tous les vêtements d'hiver. Un ami nouveau que je me suis fait à bord, M. R. Gubbay, de Hong-kong, a bien voulu ajouter à ses bagages une de mes malles, qu'il me gardera jusqu'à mon arrivée en Chine.

Demain je vais me pourvoir du nécessaire, la première des conditions étant de ne pas se fatiguer avec des habits trop lourds.

Je sors seul—délicieuse promenade en voiture aux *Cinnamon Gardens*. Beaux arbres, toutes les essences des tropiques, une magnificence ! On y trouve aussi le cannelier ; une petite tige que m'a procurée le cocher m'a donné une idée de la plante de cette épice si goûtée des Espagnols.

Après le premier déjeuner, je fais une promenade en pousse-pousse

dans la ville noire. C'est beaucoup moins intéressant que le Caire, ou plutôt c'est tout autre chose.

A une heure, je suis allé à *Mount Lavinia*, à trente minutes de chemin de fer de Colombo. On côtoie la mer tout le temps, comme de Nice à Gênes, mais au lieu des tristes oliviers, c'est une forêt de cocotiers et de bananiers qui charme la vue. La tige des cocotiers ressemble beaucoup à celle des palmiers, mais les palmes plus larges, plus vertes, forment un panache d'une fraîcheur incomparable. Les jeunes arbres cachent en partie les troncs dénudés par la taille annuelle des palmes, en sorte que tout est vert.

Tiffin tout à fait excellent à l'hôtel de Mount Lavinia ; j'ai surtout gardé le souvenir de certaines queues de crevettes semblables à de grosses écrevisses et d'une délicatesse exquisite.

Ici il n'y a pas de public moyen. Ceux qui fréquentent ces endroits sont de riches planteurs de thé ou des Anglo-Indiens de passage.

Lorsqu'on n'est pas pressé, il faut visiter en détail l'île de Ceylan, car tout y est séduisant au possible.

L'île entière est une vaste serre contenant toutes les variétés de la végétation tropicale. Ce pays magnifique possède un ensemble unique et des détails à nuls autres pareils. C'est une oasis couverte des plantes que, dans nos climats, nous conservons dans des chambres chauffées. Les parties élevées de Ceylan, dont le sommet atteint 2000 mètres, ne sont pas moins favorisées. Cependant, à New Orelia, on voit quelquefois des gelées blanches en hiver, mais bien rarement. A cette altitude, dans nos climats, il n'y a que des glaciers ! A Colombo et dans les parties basses, la brise de la mer atténue la chaleur, même en été. Les européens qui sont forcés de demeurer à Colombo pour leurs fonctions ou leurs affaires habitent dans les *Cinnamon Gardens*. Cet immense parc contient de fort jolis cottages et d'innombrables cases d'indigènes, qui demeurent à côté de la civilisation sans se douter qu'elle existe. Les Cingalais récoltent les cocos, les bananes, le riz, et vivent de rien aujourd'hui comme jadis. On a fait des chrétiens parmi ces pauvres diables, dont beaucoup se disent Portugais parce qu'ils portent les noms du pays de Camoëns, gentil régal, octroyé par les parrains à l'acte du baptême, mais leur conversion ne les a pas changés : nus comme Job, sergent